

DU MÊME AUTEUR

Gens du mellah

Harone, 2019

Brehmo, Ḥayim et Smouyal, 2023

Raḥel Bahloul, 2023

Abraham un héros de notre temps, 2021

En collaboration avec Paul Ohana

Hayim, Smouyal et Brehmo

Marcus Elhadad

Gens du Mellah

Hayim, Smouyal et Brehmo

Les termes empruntés de l'hébreu, l'arabe et le judéo-arabe sont imprimés en *italique* et sont expliqués dans le glossaire en fin d'ouvrage.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-424-0642-4**

© Marcus Elhadad, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Préface

Brehmo, Smouyal et Hayim mes trois héros, sont, on l'aura compris, des personnages fictifs conçus à partir de mes souvenirs ; pour autant, leur vie, à travers ce que j'en raconte, est, je le souhaite du moins, représentative de la vie du mellah de Meknès du tout début du 20ème siècle. Cette période est importante dans l'histoire du judaïsme du Maroc. En effet la conquête militaire du Maroc par la France qui y est restée pleinement installée comme puissance coloniale de 1912 à 1956, a totalement bouleversé la vie des Marocains en général et des juifs en particulier. Ces derniers qui vivaient, depuis des siècles, séparés des arabes, en communautés quasiment closes et autonomes, dans des mellahs entourés de murailles, ont basculé dans le monde moderne ; ils se sont vus, en moins d'un demi-siècle, projetés dans une civilisation étrangère, pleine de risques pour leurs traditions religieuses, la civilisation occidentale.

C'est en tout premier lieu, grâce à la scolarisation massive impulsée par l'Alliance Israélite Universelle que les juifs ont accédé aux modes de vie de l'Occident. Les jeunes juifs marocains nés sous le régime français ont subitement eu accès à la littérature française, ils ont lu la presse française, ils ont vibré à l'histoire de France et à sa géographie. Les programmes scolaires que l'AIU a imposé au Maroc étaient, en effet strictement calqués sur ceux de la 3ème République si bien que les juifs marocains ont ressassé à l'envi nos ancêtres les Gaulois, les grands fleuves de France, ils ont appris aussi les

paysages de France, les quatre saisons de France et les feuilles mortes de l'automne, eux qui vivaient dans un mellah ou pas un arbre ne poussait ; grâce au livre de lecture Souché ils ont appris les vendanges et ils ont pénétré dans l'intimité des familles paysannes avec la veillée devant l'âtre. Ils ont ignoré en revanche la langue arabe, la géographie et l'histoire de leur pays de naissance.

Du moins l'AIU, organisme juif déclaré, aura-t-elle peut-être initié les enfants juifs à l'histoire et la culture du peuple juif ? En réalité, depuis son installation à Meknès en 1912 jusqu'aux années d'après-guerre, les années 50, l'AIU ignora superbement de prévoir quelque enseignement hébraïque que ce soit, à destination de ses élèves juifs. Une concession semble cependant avoir été faite aux Rabbins de Meknès ! Une heure d'hébreu par jour fut assurée dans toutes les classes ; pendant plusieurs années de suite on confia cet enseignement à un rabbin, maître expert en *Torah* et unanimement respecté dans la Communauté. On le laissa enseigner, librement, lui assurait-on, mais sans lui donner la moindre directive sur l'organisation d'une école moderne et ses codes, et comme il fallait s'y attendre, ses méthodes, opposées à celles des maîtres de l'enseignement général passèrent pour archaïques, aux yeux des maîtres comme aux yeux des élèves eux-mêmes et l'enseignement hébraïque fut aussitôt déconsidéré sinon méprisé et pour longtemps.

La francisation des juifs marocains ainsi menée tambour battant, eut un effet singulier ; à aucun moment de leur histoire, les jeunes ne se pensèrent comme marocains, ils en oublièrent même qu'ils étaient nés dans

un pays musulman et qu'ils vivaient sous un régime juridique qui, en théorie du moins, les régissait, la *dhimma*.

Selon la tradition, dès le 7ème siècle, pratiquement dès l'origine de l'Islam, la *dhimma* a été instaurée, sur tous les territoires conquis par l'islam, par le Khalife Omar successeur de Moḥammed. Dès lors, juifs et chrétiens qui vivaient en terre d'islam furent fortement incités, parfois contraints, de se convertir à l'islam, seule religion, aux yeux de ses fondateurs, détentrice de la Vérité, à l'exclusion de toutes les autres. Les juifs et les chrétiens, *ahlou elkitab*, *les gens du Livre*, à peine tolérés en terre d'islam, sont théoriquement sous la protection du souverain, certes autorisés à pratiquer leur religion mais avec de nombreuses restrictions ; soumis à un impôt annuel, la capitation, la *djizia*, ils sont, pour tout dire, soumis à un régime qui les contraint à vivre en communautés séparées, une minorité au statut juridique d'infériorité, un statut infamant. Le Coran évoque ainsi la *dhimma* :

« *Combattez (...) également ceux parmi les gens du Livre qui ne professent pas la religion de la Vérité, à moins qu'ils ne versent la capitation directement et en toute humilité* ».

Durant plus de mille ans, les juifs du Maroc ont théoriquement du moins, vécu sous ce régime, soumis aux aléas politiques des diverses dynasties qui se sont succédé dans le pays et aux interprétations plus ou moins rigoristes que chaque dynastie faisait de la *dhimma*.

Dans ce contexte même, musulmans et juifs ont pu entretenir des relations commerciales plus ou moins cordiales. Aléas climatiques, sécheresse et inondations,

famines et épidémies ont frappé indistinctement musulmans comme juifs. À chaque interrègne les juifs comme les arabes ont subi les risques de l'instabilité politique, les troubles et les guerres fratricides. Mais les juifs ont souvent eu, de plus, à subir l'explosion de la haine de foules déchaînées. Dans leur immense majorité les musulmans étaient en effet convaincus de l'infériorité du juif affirmée comme une vérité ontologique. Si bien qu'au moindre prétexte le mépris et la haine dans lesquels on tenait les juifs refaisaient surface. Plus d'une fois, au cours des siècles, la situation des juifs empira au point d'être insupportable, quand le souverain lui-même transgressait l'obligation juridique de protéger ses juifs, les foules s'autorisaient, ou trouvaient même légitime de déferler sur les mellahs pour piller, tuer et exercer impunément toutes violences. Les juifs, loin d'être protégés, étaient alors livrés, pieds et poings liés à la haine, persécutés, rançonnés ou massacrés.

Soumis à l'islam, marqués comme citoyens de seconde zone, les juifs du Maroc n'en vécurent pas moins des périodes de paix au cours desquelles ils purent développer et entretenir une vie religieuse riche et foisonnante.

Les rabbins ont, en ce domaine, joué le rôle principal ; les rabbins ont, de tout temps, assuré l'enseignement, les activités culturelles et le maintien des synagogues, la surveillance stricte de la halakha dans ses moindres détails ; l'institution fondamentale de la Communauté fut le *Beit Din*, tribunal rabbinique de trois *dayanim* qui assuraient avec un zèle et une honnêteté scrupuleuse mariages et divorces, successions et autres litiges communautaires. De telles institutions furent sans aucun

doute le rempart qui protégea les juifs contre le fanatisme et la barbarie, en un mot, contre la disparition.

Le regroupement des juifs dans des mellahs, pris à l'origine comme une mesure vexatoire fut, paradoxalement, une barrière et une protection. La vie au mellah vit l'éclosion de synagogues, des espaces communautaires, des lieux où les hommes priaient, apprenaient, des lieux où ils célébraient leurs fêtes et où ils se réunissaient en cas de menace. La synagogue, *essla*, joua un rôle essentiel dans l'histoire des juifs. Dans mon souvenir, personne ne pouvait ni ne voulait d'ailleurs y échapper, tous fréquentaient les nombreuses synagogues du mellah de Meknès, ils y étaient attachés par famille ; *Slat Rbbi Sema'ya*, *Slat El Hakham*, *Slat Rbbi Daoud*, *Slat Rbbi Barokh* ou *Slat Rbbi Yssoua'*, des synagogues portant le nom du rabbin-dirigeant ou *Slat Mrejen* ou *Essla Ezdida*, la nouvelle synagogue.

Si les jeunes ou les sceptiques venaient à m'interroger aujourd'hui : Quoi, les juifs du mellah étaient-ils tous pratiquants, religieux ? J'avancerais une explication : la synagogue était certes et avant tout le lieu des prières, mais à défaut de café ou de toute autre salle de réunion, espaces impensables au mellah, à cette époque, la synagogue se révèle aujourd'hui avoir été le seul lieu public de notre mellah, le seul lieu où les hommes, après leur travail, pouvaient évidemment accomplir le commandement de la prière mais aussi se rencontrer, se reconnaître et échanger ; la synagogue, le seul lieu où l'on pouvait débattre, mais hors de la présence des femmes.

La religion, les rites, s'imposaient comme une évidence indiscutable et je n'oublie pas d'ajouter, pour

les jeunes qui n'ont pas connu le mellah, une évidence pour les hommes seulement, à l'exclusion des femmes. Il était évident, pour tous, que les femmes n'avaient le droit de participer d'aucune manière au rituel des prières et encore moins à l'étude de la *Torah*. On concédait aux femmes une participation, semblable à celle qu'on aurait concédée à des enfants, se rendre à la synagogue à *Chabat*, non pour prier mais pour accomplir le seul devoir religieux qu'on lui concédait, voir le *Sefer Torah*, « *elmra zat tra essifer* ». J'ai souvenir d'avoir entendu, à la sortie des rouleaux de *Torah* le jour de *Simḥat Torah*, les femmes pousser des youyous qui ponctuaient les chants des hommes. Nombreuses étaient certainement les femmes qui avaient mémorisé des refrains, des versets entiers ou même des *piyoutim*, mais il était hors de question que quelque effrontée parmi elles osât joindre sa voix, même en sourdine au chœur des hommes ; seul, le droit de clamer des youyous leur était accordé, comme si on leur signifiait ainsi qu'en public, les femmes, bien séparées des hommes, pouvaient assister à toute cérémonie, mais qu'en public, elles n'avaient pas droit à la parole ; les femmes se rattrapaient en poussant des you-yous sonores, face aux hommes et publiquement, comme pour admettre leur sujétion. Tous les hommes étaient convaincus par ailleurs que cet interdit de parole en public était une règle religieuse, donc légitime.

Je me souviens qu'après la guerre, dans les années cinquante, une jeune fille, fille de rabbin, apprit de son père à faire ses prières quotidiennes. Elle n'osa évidemment pas faire étalage de son savoir dans une synagogue mais le bruit se répandit et se fit insistant et

« le mellah entier » comme on disait de mon temps, finit par savoir qu'au mellah, une femme priait. Comme un homme ? interrogeaient les sceptiques. La surprise, la réprobation mais peut-être aussi, chez quelques rares juifs inquiets, la prise de conscience que le monde changeait. Pourtant bien plus tôt encore, avant même la seconde guerre mondiale, ce sont des femmes, des Tolédano, des Hassine des Amar et d'autres qui ont pris une initiative d'ampleur puisqu'elles se sont constituées en comité, elles ont lutté pied à pied pour que l'on construise au Nouveau Mellah, une école pour l'étude de la *Torah*, ainsi fut édifiée *Em Habanim* établissement qui scolarisa longtemps des centaines d'enfants. Comme on le voit la parole des femmes triomphait parfois mais elle restait cependant cloîtrée dans l'intimité ; elle se faisait entendre et s'imposait dans la seule sphère familiale.

L'exclusion des femmes de la sphère publique qui restait une norme était entendue comme une évidence, elle s'imposait aux hommes comme aux femmes elles-mêmes, d'ailleurs. En réalité, la tâche dévolue aux femmes était d'importance, tenir la maison, élever, habiller et nourrir une nombreuse progéniture ; il était évident pour tous que cette mission ne nécessitait pas de savoir lire, elle ne laissait pas davantage le temps de fréquenter la synagogue.

Ainsi les femmes observaient-elles les lois de la cacherout, les lois du *Chabat* ou les lois si minutieuses de *Pessah* et prodiguaient-elles les rudiments de la religion aux tout jeunes enfants : lever du matin et rituel y afférant, repas et bénédictions, incitations à lire et à fréquenter la synagogue ; il n'était pas rare d'entendre la

maman excédée le matin, interpeler l'enfant récalcitrant : « Comment pourrais-tu manger avant de faire tes ablutions et tes *brakhot* du matin ? Tu n'es pas un musulman ! » Formule évidemment choquante aujourd'hui mais qu'on ne peut comprendre que si on la remet dans son contexte historique, le mépris mutuel qui avait cours dans les deux communautés. Si pour un juif de mon temps la conversion à l'islam, le plus souvent sous contrainte, était une tragédie communautaire, rien n'était plus humiliant pour un musulman par ailleurs, que de se voir traiter de « *yihoudi* ». La conversion d'un musulman au judaïsme était impensable et d'ailleurs punie de mort par les autorités. Le mépris pour la religion juive et les juifs eux-mêmes était inscrit dans les relations comme une vérité intangible. Évidemment, de mémoire d'homme, on ne vit jamais de musulman se convertir au judaïsme. Il n'en fut pas de même pour les juifs. L'islam aux yeux des juifs était la religion du dominant à laquelle les aléas de l'histoire les soumettaient et si, pendant cette période, on ne vit jamais de conversion volontaire de juif à l'islam, la conversion de juifs par l'épée, en revanche, fut fréquente dans l'histoire du Maroc ; la plus saisissante fut la conversion imposée par la dynastie des Almohades au 13^{ème} siècle, conversion systématique sous la contrainte qui faillit éradiquer le judaïsme pour toujours.

Aux femmes était donc dévolue l'éducation, le respect de la *cachout*, du *Chabat* et des fêtes, autant d'éléments essentiels de la vie juive qui étaient transmis au sein de la famille, une pratique plus qu'une étude. Mais la vie juive ne se limitait pas à des rites religieux, la vie du *mellah* se fondait certes sur la *Halakha* mais elle était

devenue au fil des siècles un ensemble cohérent de normes sociales adoptées par tous. Hommes comme femmes ont édifié cette culture populaire avec ses rites et ses croyances, son folklore et ses traditions, une culture au sens plein du terme.

Cette culture s'exprimait à l'intérieur, dans les ruelles et sur les places du mellah, mais la synagogue était aussi le lieu public qui permettait de réunir des gens pour les fêtes comme pour les moments tragiques, des gens qui aspiraient à constituer une communauté de destin. C'est au sein des synagogues, à *Chabat*, que, outre les prières, l'on prêtait une oreille attentive à la lecture de la *lettre communautaire*. Les dirigeants communautaires avaient tant de messages et d'injonctions à faire à leurs ouailles : *Pourim* approche n'oubliez pas, mes frères, nos dayanim réitèrent l'interdiction de jouer aux cartes, suivait une longue litanie de malédictions qui n'auraient pas manqué de s'abattre sur l'audacieux qui aurait transgressé cette *takana* de nos saints *Hakhamim* ; *Pessah* approche, voici le rappel des règles de la *Hag'ala* et du *Hamets*. Était rappelé de temps à autre, l'interdit de faire des repas somptueux pour célébrer quelque mariage que ce soit. Un regret, aujourd'hui, je crains que ces lettres, témoins d'une vie souvent difficile, une vie d'un autre temps, n'aient été irrémédiablement perdues dans la tempête qui a emporté nos communautés.

Les synagogues, lieux de vie ? Sans aucun doute mais aussi et pour une grande part, lieu des prières quotidiennes, du *Chabat* et des nombreuses fêtes. Personne ne peut affirmer que tous les juifs du mellah étaient respectueux des rites, qu'ils étaient profondément croyants, on peut affirmer en revanche que tous les juifs

du mellah fréquentaient la synagogue pour les prières si bien que tous savaient lire ou réciter les textes du rituel y compris la *paracha* hebdomadaire et la *haftara*. La synagogue était évidemment le lieu des prières du *Chabat*, le lieu des prières solennelles des fêtes. Le chant y était essentiel, on n'imaginait pas un office sans chant. J'ai le souvenir que certaines synagogues avaient un chanteur, *paytane*, attitré, qui intervenait à des moments de la prière bien déterminés, le plus attendu étant le poème de la traversée de la mer Rouge, « *az yachir Moché* ». Les mélodies étaient souvent empruntées à la musique andalouse la plus savante. La sortie du *Sefer Torah* et la lecture de la *paracha* était un moment marquant pour tous. Lire le texte sur le parchemin était une performance réservée seulement à quelques-uns, le texte n'étant ni vocalisé ni ponctué. Pourtant, la moindre erreur de lecture suscitait dans le public une réprobation bruyante et unanime qui ne cessait que lorsque le lecteur reconnaissait sa faute et la corrigeait.

C'est dans ce milieu que mes trois héros ont évolué.

Brehmo n'est pas pauvre, pourquoi donc, après avoir frayé avec lui tout au long de mes chroniques, j'associe son image à l'image des pauvres de ma communauté ? Pourquoi ai-je fini de le voir comme appartenant aux pauvres de mon mellah alors que Brehmo, tel qu'il apparaîtra à qui voudra le lire, n'est pas pauvre, et qu'il est loin de se vouloir pauvre ? Peut-être, pour m'expliquer, ferai-je un détour, peut-être devrais-je dire brièvement l'image que les pauvres du mellah, du moins certains d'entre eux, m'ont laissée en souvenir.

Dans mon souvenir les pauvres du mellah ne constituaient pas une classe uniforme, il y avait les pauvres cachés « *hanistarim* » qui refusaient d'être vus comme tels. Ceux-là ne figuraient pas sur la liste des indigents tenue à jour par le service communautaire, seuls, quelque rabbin ou homme de bien les décelaient et leur venaient en aide en toute discrétion.

Un autre groupe de pauvres, connus de tous et reconnus comme tels, vivaient dans une misère qu'on aurait du mal à concevoir de nos jours. Ils se résignaient, ces pauvres, à être des pauvres et à être reconnus comme tels, ils ne se révoltaient pas davantage, convaincus sans doute que la pauvreté est un destin voulu par Dieu, même qui définit l'homme dès sa naissance, comme la richesse, la beauté ou la sagesse. Pour échapper à ce destin il était conseillé de faire preuve de patience, de soumission. Puisque la pauvreté était considérée comme une fatalité, nul ne songeait à vouloir en comprendre les causes structurelles. Je me souviens à ce propos, alors que je n'avais pas encore 30 ans, avoir été coopté, avec un mien cousin du même âge, Daniel Cohen *zal*, pour faire partie du Comité de la Communauté de Meknès. Le souci premier du Comité était de gérer les très nombreux pauvres du mellah. La solution, pour les « *Tové Ha'ir* », les notables du Comité, était toute trouvée, instaurer des taxes sur la viande et le vin et faire des appels aux dons. Les deux jeunes que nous étions avons osé proposer au cours d'une séance restée mémorable dans mon souvenir, de bâtir un plan de lutte contre la pauvreté, et entre autres solutions, nous avons proposé d'étudier un plan de scolarisation avec une formation professionnelle.

L'ébahissement fut général et la proposition évidemment rejetée.

Pour user du langage et des concepts de l'époque, la pauvreté était vue comme une épreuve infligée par Dieu et seule la *tsedaka* qui s'imposait comme un devoir absolu aux individus, était la réponse. Pas de mesures sociales donc contre ce qu'on appelle aujourd'hui l'inégalité. La communauté juive instaurait une caisse des pauvres qui centralisait, par un système de distribution, les initiatives individuelles ; tous les pauvres du mellah étaient ainsi inscrits sur la liste du *Hillouk*, et chaque semaine, toutes les familles reconnues comme pauvres, recevaient leur part de charité, mais personne n'imaginait d'autre mesure plus radicale.

Alors que j'étais enfant, vivant ma vie d'enfant au mellah de Meknès, je ne me posais pas la question de savoir si mon père était riche ou pauvre. J'ai compris en grandissant que si mon père assurait la subsistance des siens, une nombreuse famille, en suffisance, en réalité, il gagnait difficilement sa vie. Sa grandeur était, d'une part, de ne rien laisser paraître de ses difficultés et, d'autre part, malgré ses ressources limitées, il accueillait au sein de son foyer, des pauvres, comme on les appelait au mellah. Ces pauvres, des habitués, ne demandaient pas l'aumône à la porte, comme le faisaient les pauvres reconnus comme tels, ils nous rendaient plutôt visite, des visites fréquentes, et ils devenaient si familiers que je n'étais pas le seul, à la maison, à les considérer, non comme des mendiants, mais comme des membres de la famille. En grandissant je fus surpris de constater que ces pauvres, mes pauvres, devrais-je dire, fréquentaient d'autres maisons selon le même rituel. Je découvrais que

ces pauvres n'étaient pas exclusivement attachés à ma famille, ils étaient aussi des familiers chez certains de mes amis. J'ai compris enfin le système de relations qui s'était établi dans notre mellah depuis de longues années, quelques déshérités se faisaient adopter par 4 ou 5 familles généreuses qui acceptaient de leur donner périodiquement quelques sous mais surtout qui les admettaient à l'intérieur de leur foyer, les accueillant à la table familiale, leur offrant ainsi un réconfort sans égal, leur permettant surtout de vivre leur pauvreté dans la dignité. Ce n'était évidemment pas le sort de tous les pauvres du mellah, les indigents étaient trop nombreux pour un tel système.

Je garde souvenir de quelques figures, de ces pauvres, ces compagnons familiers, que nous, les enfants, ne considérons pas comme des pauvres, je ne me souviens pas les avoir jamais vus demander quoi que ce soit. Istir, une femme imposante, portait sa pauvreté avec dignité, ma mère appréciait sa conversation, elle disait : Istir éclaire mon cœur. Nejma était pauvre parmi les pauvres, elle refusait de manger ce qu'on lui offrait sur place, chez nous, elle prétextait qu'elle préférait manger avec son fils Moussi. J'ai appris plus tard, par ma grande sœur, que Nejma, par délicatesse, refusait de manger avec des gens pour ne pas montrer qu'elle avait souvent très faim. Et puis il y avait Braham qui chantait, et qui préférait faire la sieste plutôt que manger, sans doute trouvait-il chez nous un lit accueillant pour son corps perclus de rhumatismes. Braham racontait des histoires de *Torah*, c'est ainsi qu'il appelait les innombrables *midrachim* qu'il accommodait à sa façon, déclenchant souvent, par sa verve, les rires de ma mère.

Je me souviens de ces pauvres, ces privilégiés, comme des personnages du mellah qui se voulaient dignes, certes, mais qui me paraissent aujourd'hui avoir certainement vécu une vie de chagrins, une vie insupportable, une vie fragile. Nombre d'indices me reviennent en mémoire et qui montrent que ces malheureux ne perdaient jamais la conscience de leur définitive infériorité. La métaphore usuelle dans notre arabe du mellah dit bien leur situation, « *leurs épaules ne sont pas à la même hauteur* » Istir percevait parfois que sa visite n'était pas opportune, elle savait aussitôt s'éclipser en silence, sans demander son reste. Braham, lui, disait, dès qu'il sentait que sa visite était indésirable : « j'ai oublié, je dois rendre visite à Raḥamim, je ne veux pas le faire attendre. »

Brehmo, mon Brehmo n'est certes pas pauvre, il est indépendant, mais il est, à travers tout ce qui lui arrive, balloté, parfois même écrasé sous le regard de ceux qu'il côtoie, ceux qui, dans ce milieu clos, le mellah avec ses conventions et ses normes, le regardent de haut, ceux-là même que Brehmo s'obstine à appeler ses frères. Sans aucun doute les juifs du mellah le confondent-ils avec la masse des pauvres, lui, serviable, bienveillant, mais digne ; Brehmo le grand cœur, Brehmo, le rêveur savant qui veut réparer le monde, ne se plaint pas, il aime ses frères, il passe inaperçu, il est sans doute *Tsadik nistar*, le *Juste caché* du mellah.

Smouyal était sans doute pauvre mais il tenait à travailler. Il était « *talb m'acheu* » un *travailleur qui sollicite sa subsistance*, autrement dit un homme qui ne sait rien faire de ses mains et qui n'a acquis aucun savoir

autre que la *Torah* ; il n'a évidemment aucune autre ressource mais il refuse de mendier, il ne peut donc que pratiquer le métier considéré comme le plus vil, à l'époque, autant par les juifs que par les arabes, porter des charges plus ou moins lourdes pour les gens ; Smouyal était donc porteur. Les porteurs avaient généralement les forces physiques pour une telle occupation mais le pauvre Smouyal n'était ni grand ni fort ; en vérité Smouyal était frêle, il tenait difficilement sur ses jambes et quand il marchait, ses pas étaient comme comptés. Smouyal souriait, le sourire ne quittait jamais son visage émacié et sa parole rare mais truffée de citations puisées dans les *Tehillim*, sa passion. Dans les années cinquante, il s'envola vers *Rousalayim* à l'appel du *Machiah* et Smouyal le *Tsadik nistar*, mon autre *juste caché*, disparut à jamais dans le tumulte de l'histoire.

Ḥayim, lui, est un Tolédano, l'aristocratie du mellah de Meknès. Il fut, à l'exemple de ses ancêtres, un savant, doué pour l'étude de la *Torah*. Ḥayim ne fut pourtant ni *dayane* ni rabbin, il fut le rêveur de sa génération, la tête dans les étoiles. Ḥayim vécut et mourut en juif ; sa vie fut tragique du simple fait qu'il naquit au Maroc au début du 20ème siècle. Ce fut une sombre période d'instabilité politique, aggravée par la volonté colonialiste des Européens, de la France en particulier, mais surtout marquée par les explosions de haine des foules musulmanes contre les juifs. En avril 1912, dans le *Tritel* de Fez, cette révolte de musulmans contre le mellah de Fez, Ḥayim ne put protéger les manuscrits de ses pères ; comme nombre des juifs chassés d'Espagne, il périt par

le feu qui dévora les restes de la civilisation de ses ancêtres. C'est ainsi que disparut mon 3eme *Tsadik nistar*, *le juste caché*. Aucun des trois ne vit le Machiah.

Brehmo

1. Bakachot

Dans mon bon mellah de Meknès, les bakachot, c'est une institution qui compte !

Pour les juifs de mon temps, les juifs du mellah de Meknès, les bakachot ce sont d'abord les pères, réunis pour chanter en chœur, à l'exclusion des femmes, évidemment. Quelle idée ! Non dans la synagogue avec son ordre et ses normes, non aux heures des trois prières quotidiennes, mais à *Chabat*, dans une maison particulière, à partir de minuit jusqu'à l'aube. Les juifs se donnaient à cœur joie pour dire leur nostalgie de Sion et la dureté de l'exil sous le joug d'Ichmaël.

Le ciel de Meknès à minuit, des étoiles en profusion jetées à pleines brassées sur la voute céleste, un ciel bleu-nuit, muet et froid, offrant, on ne sait à qui, sa beauté grandiose. L'enfant qui tient avec force la main de son père, regarde ce ciel avec fascination mais il n'y cherche, en poète qu'il n'est pas, quelque beauté que ce soit, il n'y voit non plus ni galaxies ni amas stellaires ; il voit ce ciel comme le siège naturel de Dieu en gloire, un jour de *Chabat*, en somme, et Baba *Rbbi* veillant sur ses juifs du mellah avec bienveillance.

En ces années d'immédiat après-guerre, le père marche d'un pas assuré dans les rues sombres du mellah, il a un souci, lui, le responsable de la *Hebra diliyaheu hannabi* ! *Ya'aob*, le paytane lui fera-t-il l'honneur d'être présent cette nuit ? C'est sans doute la pensée de *Ya'aob* qui l'amène à murmurer « *soss yassissou kol aveilé Tsione*, se réjouiront tous les endeuillés de Sion »

Sion ? L'exil ? Aussitôt Jérusalem s'impose à lui, ira-t-il à Jérusalem ? Oui, certainement, il souhaite de tout son cœur, il veut de toutes ses forces rejeter le joug d'Ichmaël ! Il a dû ajouter, comme toujours, « avec l'aide de Dieu ». Comment

vivra-t-il dans un pays étranger ? Parle-t-il l'hébreu, la langue du pays ? Y trouvera-t-il une demeure décente pour sa nombreuse famille ? Foin de telles questions ! De tels soucis n'effleurent personne au mellah, pas plus mon père que tout autre juif ; la vraie question, la seule qui agite tout le monde, le Machiaḥ est-il vraiment arrivé ?

Brehmo aux *bakachot*

L'aube en ce *Chabat* est douce. Ya'acob Tolédano chante et Brehmo fond de bonheur. Les fidèles des *bakachot* se taisent, nul d'entre eux n'ose s'aventurer à accompagner Ya'acob, tous se laissent envahir par la force de la mélodie. Les vocalises de Ya'acob virevoltent et s'enroulent et enserrent Brehmo et Brehmo sent les douces larmes du bonheur sourdre de ses yeux.

Le regard de Brehmo tombe sur *Rbbi* Saloum qui ronfle à petits coups silencieux, Brehmo sourit d'aise. La bouteille de *Mahia*, rebondie, sur la table basse, jonchée de petits verres ; saveur d'anis, et son cœur se dilate, son regard brille et ses lèvres s'entrouvrent. Il ferme les yeux et voici Istir, regard sévère ! Brehmo se fait petit, il cache ses bonheurs au fond de lui.

Mais l'image de sa femme s'évanouit. Enfin libre, Brehmo s'étale, il nage dans la chaleur moite. Et voici une mouche, là-haut ! La mouche fait sa ronde de mouche, à son rythme fou de mouche, autour de l'ampoule qui pend, solitaire. Pourquoi y a-t-il des mouches, dans ta création, oh mon Dieu ? Brehmo s'enchanté d'avoir trouvé l'une des interrogations du sage roi David.

Alors Ya'acov entonne le chant que tous espèrent, le chant qui dit la détresse des juifs :

Prions dans les ténèbres de notre exil.

Oh D., notre servitude, sous le joug d'Ichmaël, n'a que trop duré.

Pourquoi le fils de Hagar, la servante l'emporte-t-il avec tant d'arrogance sur les enfants de Sara, la princesse ?

Pourquoi nous faut-il boire, jusqu'à la lie, la coupe d'amertume ?

Brehmo est arraché à sa torpeur, soudain menacé ; l'exil ! Mais quel exil ? Tout se mêle dans la tête de Brehmo, son monde est confusion. *Ichmaël* ? Les Arabes nous oppriment, nous les juifs ? Oui, on m'a mis à terre quand j'ai, par inadvertance, marché sur le trottoir de la mosquée, on m'a dit : *Ya lihudi*, tu serres les musulmans de trop près, prétends-tu les rendre impurs à jamais ?

Les vocalises de Ya'acov ? Envolées ! Les effluves de *Maḥia* ? Évaporées ! Son bonheur ? Fracassé. Brehmo boude l'aube qui blanchit à la fenêtre. Il veut sortir ses frères, chantonnant et dodelinant de la tête, de leur torpeur. L'ont révolté, soudain, les cris des terreurs oubliées, des juifs brûlés vifs, l'exil du temps long. Brehmo redresse le torse, quittons l'exil amer, partons !

Ah que le joug d'*Ichmaël* est lourd ! Soudain *Hmideu* surgit ; est-il fils d'*Ichmaël*, oppresseur des juifs, *Hmideu*, qui, au *hammam*, masse mon corps endolori avec tant de cœur, si délicatement ? Et *Zerhoniya*, qui s'éreinte tous les jeudis à laver mon linge, fille d'*Ichmaël* aussi ? La laveuse au corps cassé sourit douloureusement, ses mains sont fripées, Brehmo pleure.

Le *Chabat*, les *bakachot* ? Évanouis ! Désarroi ! Alors que Ya'acob poursuit sa plainte, l'exil, toujours, la prière, à l'infini, ces mots en vain ressassés, des siècles durant, deviennent cendres grises dans la bouche de Brehmo et, violemment, il les crache. Brehmo voit la file des juifs, courbés le long des siècles, pétris d'espérance, chantant. Brehmo a un haut le cœur.

Laisserai-je cette espérance antique peser éternellement sur mon cœur ? Le ronronnement d'un '*oud* le caresse, soudain, de ses vibrations veloutées. Le '*oud* de Moḥammed *Essfrioui* ! *Essfrioui* aux doigts enchanteurs, *Ichmaël* ? Brehmo n'est pas l'âne de Buridan, il choisit : Les promesses antiques se font brume lointaine. Brehmo, tristement, choisit ses bonheurs de jour-le-jour.

Il fera son devoir de juif, il ira à la synagogue. Dans la *Torah* , l'assemblée lira l'Alliance avec Abraham notre père, la Terre Promise, puis, *Yecha'yahou* dira l'appel millénaire, le retour des exilés sur la Terre. Oui, acquiesce Brehmo mais que ces nobles mots restent bien tranquilles, enchâssés dans les saintes écritures, pas de trouble dans le cœur. Brehmo quitte les *bakachot*, apaisé.

2. Le délateur

Pas un juif au mellah de Meknès n'ignore qu'Eliyahou est le seul prophète parmi tous les prophètes d'Israël qui a une mission permanente, assister à la *Brit mila* de tous les nouveau-nés pour veiller sur leur bonne santé. Les plus anciens de ma génération qui ont étudié le livre des Rois, ont appris que Dieu a retiré la prophétie à Eliyahou et pour le consoler en a fait l'ange protecteur des nouveau-nés.

Eliyahou a vécu une vie rude de combats et de dangers. Il a été aux prises avec le Roi du royaume du nord, Israël, le roi idolâtre *Ahab* et la reine *Izébel*. Chasse aux prophètes, fuite, sacrifice sur le Mont Carmel, massacre de centaines de faux-prophètes, fuite enfin vers le sud et là, Eliyahou est seul, livré à lui-même. Là, il mangea et il but et mu par l'énergie de cette nourriture il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, le mont *Horeb*. Il passa la nuit dans la caverne et la parole de Dieu lui fut adressée, Eliyahou répondit : J'ai montré mon zèle pour défendre ton alliance mérité-je d'être poursuivi et mis à mort ? Et Dieu lui ordonna : « reviens sur tes pas, et tu oindras comme prophète *Elicha'* fils de *Chafat* à ta place. »

Le récit, tel que le rapporte le livre des Rois, comporte une faille, pourquoi Dieu condamne-t-il Eliyahou et lui retire-t-il la prophétie ? Pourquoi Eliyahou doit-il oindre *Elicha'* à sa place ? Les Sages du midrach répondent : Eliyahou a certes rempli sa mission, il a consacré sa vie à combattre les idolâtres mais mu par un zèle excessif, un zèle coupable, il a commis des massacres qui n'ont jamais été commandés par Dieu ; plus grave encore, dit le midrach, il a porté contre le peuple d'Israël des accusations non vérifiées. Mes enfants étaient-ils tous idolâtres ? Que soit brisée et fermée à jamais la bouche des délateurs, accusateurs de mensonge !

Mon Brehmo, emporté par son zèle, a-t-il oublié ce midrach ?
En tout cas son âne, l'érudit, le rappelle ici, peut-être trop
timidement, par égard pour son maître.